

LOUIS XI

ACTE PREMIER

Une campagne ; le château du Plessis au fond sur le côté
quelques cabanes éparses. Il fait nuit.

SCÈNE I

TRISTAN, RICHARD, GARDES.

TRISTAN, *à Richard.*

Ton nom ?

RICHARD

Richard, le pâtre.

TRISTAN

Arrête ; et ta demeure ?

RICHARD, *montrant sa cabane.*

J'en sors.

TRISTAN

Le roi défend de sortir à cette heure.

RICHARD

J'allais, pour assister un malade aux abois,
Chercher le desservant de Saint-Martin-des-Bois.

TRISTAN

Rentre, ou les tiens verront avant la nuit prochaine
La justice du roi suspendue à ce chêne.

RICHARD

Mon fils...

TRISTAN

Rentre !

RICHARD

Il se meurt.

TRISTAN

Tu résistes, je croi !

Obéis, ou Tristan...

RICHARD, *avec terreur, en regagnant sa cabane.*

Dieu conserve le roi !

SCÈNE II

TRISTAN, GARDES.

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR

Qui vive ?

TRISTAN

Grand prévôt !

LA MÊME VOIX

Garde à vous, sentinelle

Et vous, archers, à moi !

UN OFFICIER, qui sort du château à la tête de plusieurs soldats.

Le mot d'ordre ?

TRISTAN, à voix basse.

Fidèle

L'OFFICIER, de même.

France !

(Ils entrent dans le château.)

SCÈNE III

COMMINE, seul.

*(Il tient un rouleau de parchemin, et vient s'asseoir au pied d'un chêne. — Le jour commence.)*Reposons-nous sous cet ombrage épais
Ce travail a besoin de mystère et de paix.*(Indiquant le manuscrit.)*Mémoires de Commine!... Ah! si le roi mon maître
Surprenant cet écrit, devait s'y reconnaître,
Que dirait-il, grand Dieu! Je tremble en décrivant
Ce château du Plessis, tombeau d'un roi vivant
Comme si je craignais qu'un vélin infidèle
Ne trahît les secrets que ma main lui révèle
Captif sous les barreaux dont il charge ces tours
Il dispute à la mort un reste de vieux jours,
Usé par ses terreurs, il se détruit lui-même,
S'obstine à porter seul un pesant diadème,
S'en accable, et jaloux de son jeune héritier,
Ne vivant qu'à demi, règne encor tout entier
Oui, le voilà : c'est lui.*(Il reste absorbé dans sa lecture.)*

SCÈNE IV

COMMINE, COITIER

COITIER, sortant d'une cabane, à Richard et à quelques paysans.

Rentrez, prenez courage ;

Des fleurs que je prescris composez son breuvage :
Par vos mains exprimés, leurs sucS adoucissants
Rafraîchiront sa plaie et calmeront ses sens.

COMMINE, sans voir Coitier.

Effrayé du portrait, je le vois en silence

Chercher un châtiment pour tant de ressemblance.

COITIER, lui frappant sur l'épaule.

Ah! seigneur d'Argenton, salut!

COMMINE

Qui m'a parlé ?

Vous! pardon!... je rêvais.

COITIER

Et je vous ai troublé ?

COMMINE

D'un règne à son déclin l'avenir est sinistre.

COITIER

Sans doute; un roi qui meurt fait rêver un ministre.

COMMINE

Mais vous, maître Coitier, dont les doctes secrets
Ont des maux de ce roi ralenti les progrès,
Cette heure à son lever chaque jour vous rappelle :

Qui peut d'un tel devoir détourner votre zèle ?

COITIER

Le roi! toujours le roi! qu'il attende.

COMMINE

Du moins,
Autant qu'à ses sujets vous lui devez vos soins.

COITIER

A qui souffre par lui je dois plus qu'à lui-même.

COMMINE

Vous l'accusez toujours.

COITIER

Vous le flattez.

COMMINE

Je l'aime.

COITIER

Et moi, puis-je l'aimer ? Ah ! malheureux Nemours
Noble ami, ton supplice a flétri mes vieux jours

COMMINE

Nemours était coupable.

COITIER

Et je le crois victime
Je rends à sa mémoire un culte légitime.
Moi, serviteur obscur, nourri dans sa maison
Je l'ai vu cultiver ma précieuse raison.
Ses dons m'ont soutenu dans une étude ingrate
Quant Montpellier m'admit sur les bancs d'Hippocrate
L'hermine des docteurs conquise lentement [crainte]
Para ma pauvreté d'un stérile ornement.
Je crus Nemours : j'osai, séduit par ses paroles
Secouer pour la cour la poudre des écoles.
Ma rudesse étonna : ma brusque liberté
Heurta ce vieux respect par la foule adoptée.
On me vit singulier et l'on me crut habile.
La stupeur à mes pieds mit cette cour servile
Quand j'osai gouverner, sans prendre un front pâle
La santé de celui qui vous gouvernait tous. [douté]
Nemours fit ma fortune, et moi, moi, son ouvrage
Je n'ai pu de son roi fléchir l'aveugle rage !
Brillant de force alors, Louis, plein d'aveuglement
Méprisa cette voix qui devait l'en punir,
Frappa mon bienfaiteur, et jeta sa famille
Dans la nuit des cachots creusés sous la Bastille
Un de ses fils, un seul, voit la clarté des cieux
J'ai soustrait avec vous ce dépôt précieux,
Je vous l'ai confié ; soit pitié, soit justice,
De ce pieux larcin Commine fut complice,
Oui, vous !

COMMINE

Coitier !

COITIER

Vous-même !

COMMINE

Au nom du ciel, plus bas

COITIER

Eh bien ! plaignez Nemours, et ne l'accablez pas

Mon cœur saigne, je souffre, et ne puis me contraindre
Lorsque, seul avec moi, je vous surprands à feindre, [dre]
Et que sur un ami vos yeux n'osent verser
Quelques pleurs généreux qu'on pourrait dénoncer.

COMMINE

Qu'importe si des cours un long apprentissage
Fait mentir à dessein mes yeux et mon visage ?
A Nemours, comme vous, uni par l'amitié,
N'ai-je montré pour lui qu'une oisive pitié ?
Ses fils ne craignaient plus, leur père était sans vie ;
La vengeance du roi vous semblait assouvie :
Quelle voix dissipa votre commune erreur ?
La mienne ; de leur sort j'avais prévu l'horreur.
Un seul voulut nous croire, et préparant sa fuite,
A des amis zélés j'en remis la conduite.
Quel refuge assuré s'ouvrit devant ses pas ?
C'est ma famille encor qui lui tendit les bras.
Le duc Charle, à Péronne, instruit avec prudence,
Reçut de ses malheurs l'entière confiance,
Le vit, et l'accueillit, comme un hôte fatal
Dont il pourrait un jour s'armer contre un rival.
Si la fortune alors lui devint moins sévère,
Plus j'ai fait pour le fils, plus j'ai blâmé le père.
Courageux sans danger, vous régniez sur le roi,
Mais un sort différent m'impose une autre loi,
Et quand, près de Louis, le devoir nous rassemble,
Il tremble devant vous, et devant lui je tremble.

COITIER

Et c'est par crainte encor que, forcé d'accepter
D'un fief des Armagnacs on vous vit hériter,
Apanage sanglant que leur bourreau vous donne,
Et dont les échafauds ont doté la couronne.

COMMINE

Ma fille, en épousant Nemours que j'ai sauvé,
Lui rendra ce dépôt sous mon nom conservé.
Elle était dans l'exil sa compagne chérie :
Ils s'aimaient, je le sus ; et rappelant Marie
J'approuvai qu'un hymen, aujourd'hui dangereux,
Les unit par mes mains dans des temps plus heureux

COITIER

Quand il ne sera plus ?

COMMINE

Eh qui donc ?

COITIER, montrant les tours du Plessis.

Lui !

COMMINE

Silence !

Eh bien ! m'accusez-vous d'un excès d'indulgence
Blâmez-vous cet hymen ?

COITIER

J'admire, en y songeant,
Le politique adroit dans le père indulgent.
Qui sait ? des Armagnacs la grandeur peut renaître
Admis dans les secrets de votre premier maître
Nemours est cher au duc, adoré du soldat ;
Ce gendre tout-puissant ne sera point ingrat,
Et, si votre fortune essayait quelque orage,
Vous prépare en Bourgogne un port dans le naufrage.

COMMINE

Ah ! Coitier !...

COITIER

Mes amis sont par moi peu flattés
Mais je garde pour eux ces dures vérités.

COMMINE

Epargnez-les du moins à Louis qui succombe

COITIER

Quand les entendrait-il ? serait-ce dans la tombe

COMMINE

Vous, son persécuteur, devenez son soutien.

COITIER

Il serait mon tyran, si je n'étais le sien.
Vrai Dieu ! ne l'est-il pas ? sait-on ce qu'on m'envie
Du médecin d'un roi sait-on quelle est la vie
Cet esclave absolu qui parle en souverain
Ment lorsqu'il se dit libre, et porte un joug d'airain
Je ne m'appartiens pas ; un autre me possède
Absent, il me maudit, et présent, il m'obsède
Il me laisse à regret la santé qu'il n'a pas ;
S'il reste, il faut rester ; s'il part, suivre ses pas
Sous un plus dur fardeau baissant ma tête altière
Que les obscurs varlets courbés sous sa litière
Confiné près de lui dans ce triste séjour,
Quand je vois sa raison décroître avec le jour,

Quand de ce triple pont, qui le rassure à peine,
J'entends crier la herse et retomber la chaîne,
C'est moi qu'il fait asseoir auprès du lit royal,
Où l'insomnie ardente irrite encor son mal ;
Moi, que d'un faux aveu sa voix flatteuse abuse
S'il craint qu'en sommeillant un rêve ne l'accuse ;
Moi, que dans ses fureurs il chasse avec dédain ;
Moi, que dans ses tourments il rappelle soudain ;
Toujours moi, dont le nom s'échappe de sa bouche,
Lorsqu'un remords vengeur vient secouer sa couche.
Mais s'il charge mes jours du poids de ses ennuis,
Du cri de ses douleurs s'il fatigue mes nuits,
Quand ce spectre imposteur, maître de sa souffrance
De la vie en mourant affecte l'apparence,
Je raille sans pitié ses efforts superflus
Pour jouer à mes yeux la force qu'il n'a plus.
Misérable par lui, je le fais misérable :
Je lui rends en terreur l'ennui dont il m'accable ;
Et pour souffrir, tous deux nous vivons réunis,
L'un de l'autre tyrans, l'un par l'autre punis,
Toujours prêts à briser le nœud qui nous rassem-

[ble,
Et toujours condamnés au malheur d'être ensemble,
Jusqu'à ce que la mort qui rompra nos liens,
Lui reprenant mes jours dont il a fait les siens,
Se lève entre nous deux, nous désunisse, et vienne
S'emparer de sa vie et me rendre la mienne.

COMMINE

On s'avance vers nous : veillez sur vos discours !

COITIER

Craignez-vous votre fille ?

SCÈNE V

COITIER, MARIE, COMMINE.

COMMINE

Ah ! viens, approche, accours,
Tu ne nous troubles point.

MARIE

Je vous revois, mon père !

(A Coitier.)

Salut, maître ; du roi que faut-il qu'on espère

COITIER

Son âme le soutient ; sa sombre activité

Nous tourmente des maux dont il est tourmenté

MARIE

Croyez-vous que sur eux votre savoir l'emporte

COITIER

Que peut notre savoir où la nature est morte

Il s'agite, il se plaint, il accuse mon art,

Commune, vous...

MARIE

Lui-même a permis mon départ

COMMINE

Il n'a pu résister à ton ardente envie

De voir l'homme de Dieu dont il attend la vie

Puis, il s'est plaint de toi.

COITIER

Voilà les souverains

COMMINE

Ton enjouement naïf amuse ses chagrins,

Et le corps souffre moins quand l'esprit est tra

[qu'il]

Il est seul dans la tour où sa terreur l'exile ;

La dame de Beaujeu n'est plus auprès de lui.

COITIER

Elle eût mieux supporté le poids de son ennemi

Si Louis d'Orléans, chevalier plus fidèle,

Eût voulu l'alléger en s'enchaînant près d'elle

COMMINE

Que dites-vous, Coitier ?

COITIER

Mais ce qu'on dit partout

Commune.

COMMINE

Je l'ignore.

COITIER

Ah ! vous ignorez tout.

(A Marie.)

Eh bien ! vous l'avez vu, ce pieux solitaire ?

François de Paule arrive ; et chaque monastère

Chaque hameau voisin, qui le fête à son tour

Fait résonner pour lui les clochers d'alentour

A grand'peine arraché de sa retraite obscure,

Lui seul peut rétablir, du moins Rome l'assure,

La royale santé que nous, pauvres humains,

Nous voyons par lambeaux s'échapper de nos mains.

Qu'il fasse mieux que nous, ce médecin de l'âme ;

C'est mon maître, et pour tel ma bouche le proclame

S'il ranime un fantôme, et si de ce vieux corps

Son art miraculeux raffermir les ressorts.

MARIE

Osez-vous en douter ? Le bruit de ses merveilles

Est-il comme un vain son perdu pour vos oreilles ?

Un vieillard, qu'à Fondi le saint avait touché,

Vit reflleurir les chairs de son bras desséché.

Il rencontra dans Rome une femme insensée,

Et chassa le démon qui troublait sa pensée.

Il veut, et pour l'aveugle, un nouveau jour à lui ;

Le muet lui répond, l'infirme court vers lui ;

Et s'il parle aux tombeaux, ils s'ouvrent pour nous

[rendre

Les morts qu'il ressuscite en soufflant sur leur cen-

[dre.

COITIER

Je vous crois.

MARIE

Et pourtant que de simplicité !

Le saint n'empruntait pas sa douce majesté

Au sceptre pastoral dont la magnificence,

Des princes du conclave atteste la puissance.

Pauvre, et pour crosse d'or un rameau dans les

[mains,

Pour robe un lin grossier traînant sur les chemins,

C'est lui, plus humble encor qu'au fond de sa retraite.

COITIER

Et que disait tout bas cet humble anachorète

En voyant la litière où le faste des cours

Prodiguait sa mollesse au vieux prélat de Tours,

Et ce cheval de prix, dont l'amble doux et sage

Pour monseigneur de Vienne abrégeait le voyage ?

MARIE

Tous les deux descendus marchaient à ses côtés ;

Le dauphin le guidait vers ces murs redoutés.

Puis venaient en chantant les pasteurs des villages

Les seigneurs suzerains, appuyés sur leurs pages,

Les rênes dans les mains, devançaient leurs cour-
[siers.

J'ai vu les écussons de nos preux chevaliers,
J'ai vu les voiles blancs des jeunes châtelaines
Confondre leurs couleurs sur les monts, dans les
[plaines.

La croix étincelait aux rayons d'un ciel pur ;
Des bannières du roi l'or, les lis et l'azur,
Que paraient de nos bois les dépouilles fleuries,
Courbaient autour du saint leurs nobles armoiries.
Des enfants, devant lui faisaient fumer l'encens ;
Le peuple s'inclinait sous ses bras bénissants.
Ainsi des murs d'Amboise au pied de ces tourelles
Il traînait sur ses pas la foule des fidèles.
Longtemps j'ai contemplé cet imposant tableau...
Et quand le chemin tourne au penchant du coteau,
Reprenant avec Berthe un sentier qui l'abriège,
J'ai sur mon palefroi devancé le cortège.

COMMINE

Viens donc, viens faire au roi ce récit qu'il attend.

MARIE, à *Commine*.

Un mot, mon père !

COITIER

Adieu ! j'y cours en vous quittant.

COMMINE

C'est prendre trop de soin.

COITIER

Le maître s'inquiète ;

Il est là, sur le seuil de la porte secrète,
Qui s'ouvre dans sa tour pour lui seul et pour moi,
Et depuis trop longtemps se souvient qu'il est roi.

COMMINE

Il apprendra de vous ce qu'il eût su par elle.

COITIER

J'entends... Si quelques dons récompensaient mon
[zèle

Votre fille aurait part, *Commine*, à ses bontés.

COMMINE

Je ne réclamais rien.

COITIER

Non, mais vous acceptez ?

(*Lui serrant la main.*)

Adieu donc !

SCÈNE VI

MARIE, COMMINE.

MARIE

Que je hais sa raillerie amère

COMMINE

Il faut souffrir de lui ce que le roi tolère.
Mais quel fut ton motif pour craindre un indiscret ?
Nous voilà seuls, répond et dis-moi ton secret.

MARIE

Ma joie à vos regards d'avance le révèle ;
Devinez !...

COMMINE

Quelle est donc cette heureuse nouvelle ?

MARIE

Heureuse pour vous-même !

COMMINE

Et plus encor pour toi.

MARIE

L'envoyé de Bourgogne attendu par le roi,
De son nombreux cortège il remplit le village ;
Ses armes, son héraut, son brillant équipage,
J'ai tout vu.

COMMINE

Quel est-il ?

MARIE

Le comte de Réthel.

Berthe, dont je le tiens, l'a su du damoiseil
Qui portait la bannière, où, vassal de la France,
Sous la fleur de nos rois le lion d'or s'élançait.

COMMINE

Le comte de Réthel ! Cette antique maison
N'avait plus d'héritier qui soutint son grand nom ;
A Péronne du moins je n'en vis point paraître,
Et je suis étonné de ne le pas connaître.

MARIE

Il a laissé, dit-on, sous les murs de Nanci,
Le duc, ses chevaliers, son camp...

COMMINE

Nemours aussi,

N'est-ce pas, chère enfant ?

MARIE

Une lettre, j'espère,
Sur le sort d'un proscrit va rassurer mon père.

COMMINE

Et quelques mots pour toi te diront que Nemours
Regrette son pays bien moins que ses amours.

MARIE

Père, le croyez-vous ? dans l'absence on oublie.

COMMINE

Oui, quand on est heureux ; mais sa mélancolie,
De te garder sa foi lui laissera l'honneur ;
Il n'a qu'un souvenir pour rêver le bonheur,
C'est le tien.

MARIE

J'aime plus que je ne suis aimée.
Sans guérir de son cœur la plaie envenimée
Que de fois j'essayai, dans un doux entretien,
De lui rendre son père en lui parlant du mien !
Toujours morne, il fuyait au fond des basiliques
La cour, ses vains plaisirs et ses jeux héroïques ;
Vengeance ! disait-il, dans la sombre ferveur
Qui fixait son regard sur la croix du Sauveur.
Parlait-on de Louis, à ce nom qu'il abhorre,
Il rêvait la vengeance ; et, plus terrible encore,
La main sur son poignard, il menaçait tout bas
Celui...

COMMINE

Par tes discours tu le calmais.

MARIE

Hélas !

Tremblante, je pleurais, et lui trouvait des charmes
A me nommer sa sœur en essuyant mes larmes.

COMMINE

Ah ! qu'il laisse à la mort le soin de le venger !
Sous un règne nouveau son destin peut changer.

MARIE

Oui, je n'en doute pas ; pour peu que je l'en prie,
Monseigneur le dauphin...

COMMINE

Ecoute-moi, Marie,
Le dauphin, je le sais, ne se plaît qu'avec toi,
Il s'attache à tes pas ; trop peut-être.

MARIE

Un enfant.

Pourquoi !

COMMINE

Cet enfant sera le roi de France,

MARIE

Faut-il donc l'éviter, quand dans son ignorance,
La rougeur sur le front et les pleurs dans les yeux,
Il vient me demander les noms de ses aïeux ?

COMMINE

Les leçons d'une femme ont un danger qu'on aime ;
Un si noble disciple est dangereux lui-même ;
Ton amour te défend, mais crains ta vanité :
Sois plus prudente. Agnès, la dame de beauté,
En donnant à son roi des leçons de courage,
Crut n'aimer que la gloire, et quel fut son partage ?
Un brillant déshonneur suivit ces jours heureux.
Quand ses mains enlaçaient des chiffres amoureux
Que de pleurs sont tombés sur ces trames légères,
D'un fortuné lien images mensongères !
Un bras puissant contre elle arma la trahison ;
Agnès, l'aimable Agnès, mourut par le poison.

MARIE

O crime ! quel est donc celui qu'on en soupçonne ?
Qui doit-on accuser ?

COMMINE

Qui ? personne, personne.

Rentrons : viens consoler le captif du Plessis ;
Il sent moins ses douleurs quand tu les adoucis.

MARIE

Entendez-vous ces chants dans la forêt voisine ?
Le cortège s'avance et descend la colline.

COMMINE

Viens, rentrons.

SCÈNE VII

FRANÇOIS DE PAULE, LE DAUPHIN, NEMOURS, RICHARD, MARCEL, MARTHE, DIDIER, CLERGÉ, CHATELAINES, CHEVALIERS, PEUPLE.

PAYSANS, *qui chantent un cantique.*

Des affligés divin recours,
Notre-Dame de délivrance,
Louis réclame vos secours
Vierge, prêtez votre assistance
Aux lis de France !
Dieu, qui récompensez la foi !
Sauvez le roi !

FRANÇOIS DE PAULE, *à Nemours, qui s'est approché de lui.*

Oui, mon fils, je veux vous écouter.

(Au Dauphin.)

Prince, de ce devoir laissez-moi m'acquitter ;
Mes soins, comme au monarque, appartiennent en-
[core
Au plus humble de ceux dont la voix les implore.

LE DAUPHIN

Faites selon vos vœux, mon père ; demeurez :
Nous devançons vos pas, et quand vous nous join-
[drez
Louis viendra lui-même, au seuil de cette enceinte,
Courber son front royal sous la majesté sainte.

(Aux Chevaliers.)

Suivez-moi.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, *excepté LE DAUPHIN, et sa suite.*

(Les paysans sont aux pieds de saint François de Paule.)

UNE PAYSANNE

De ma sœur apaisez les tourments,
Mon père !

MARCEL

Laissez-moi toucher vos vêtements.

DIDIER

La santé !

MARTHE

De longs jours !

RICHARD

Entrez dans ma chaumière,
Homme de Dieu, mon fils reverra la lumière.

FRANÇOIS DE PAULE

C'est Dieu seul, mes enfants, qu'on implore à ge-
[noux ;

Moi, je ne suis qu'un homme et mortel comme vous.
Regardez, j'ai besoin qu'un appui me soulage :
Infirmes comme vous, je cède au poids de l'âge ;
Il a courbé mon corps et blanchi mes cheveux.
Voyant ce que je suis, jugez ce que je peux.
Homme, je compatis à la souffrance humaine ;
Vieillard, je plains les maux que la vieillesse amène,
Le remède contre eux est de savoir souffrir.
Je peux prier pour vous, Dieu seul peut vous guérir.
Ne vous aveuglez point par trop de confiance :
Consoler et bénir, c'est toute ma science.

RICHARD, *à Marcel.*

Si j'étais comte ou duc, il eût guéri mon fils.

MARCEL

Il l'eût ressuscité.

FRANÇOIS DE PAULE

Laissez-moi, mes amis :
Plus tard j'irai mêler mes prières aux vôtres.

MARCEL, *à Richard.*

Il guérira le roi.

RICHARD

Dès demain.

MARCEL

Mais nous autres ?

Valons-nous un miracle ?

(Les paysans s'éloignent.)

SCÈNE IX

NEMOURS, FRANÇOIS DE PAULE

FRANÇOIS DE PAULE
Approchez.

NEMOURS

Dans ce lieu

Nul ne peut m'écouter ?

FRANÇOIS DE PAULE
Hors moi, mon fils, et Dieu.

NEMOURS

Le Dieu qui nous exauce est avec vous, mon père.

FRANÇOIS DE PAULE

Comme avec tous les cœurs dont le zèle est sincère.

NEMOURS

Eh bien ! priez pour moi.

FRANÇOIS DE PAULE

Je le dois.

NEMOURS

Aujourd'hui

Que je repose en paix si Dieu m'appelle à lui !

FRANÇOIS DE PAULE

Qui, vous, mon fils ?

NEMOURS

Priez !

FRANÇOIS DE PAULE

Pour vos jours ?

NEMOURS

Pour mon âme.

FRANÇOIS DE PAULE

J'ai tant vécu, la tombe avant vous me réclame.

NEMOURS

Peut-être.

FRANÇOIS DE PAULE

D'un combat redoutez-vous le sort ?

NEMOURS

Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort.

FRANÇOIS DE PAULE

Jeune, on la croit si loin !

NEMOURS

Elle frappe à tout âge.

FRANÇOIS DE PAULE

Mais au vôtre, on espère.

NEMOURS

On ose davantage,

On doit plus craindre aussi.

FRANÇOIS DE PAULE

Que voulez-vous tenter ?

NEMOURS

Ce que par le martyre il faut exécuter.

FRANÇOIS DE PAULE

Un vieillard peut donner un avis salutaire :
Parlez.

NEMOURS

Je ne le puis.

FRANÇOIS DE PAULE

Qui vous force à vous taire ?

NEMOURS

Celui qui m'envoya m'en impose la loi.

FRANÇOIS DE PAULE

Qui donc ?

NEMOURS

C'est un secret entre son ombre et moi.

FRANÇOIS DE PAULE

Vous allez accomplir quelques projets funestes ?

NEMOURS

J'obéis.

FRANÇOIS DE PAULE

A quel ordre ?

NEMOURS

Aux vengeances célestes

Quand le sang crie...

FRANÇOIS DE PAULE

Eh bien ?

NEMOURS

Ne veut-il pas du sang ?

FRANÇOIS DE PAULE

Laissez Dieu le verser : n'est-il pas tout-puissant ?

NEMOURS

D'un forfait impuni peut-il rester complice ?

S'il attendait toujours, où serait sa justice ?

FRANÇOIS DE PAULE

Pour attendre et punir il a l'éternité,

S'il n'était patient, où serait sa bonté ?

NEMOURS

Un prêtre, confident d'un prince de la terre,
Dans le lieu d'où je viens a connu ce mystère.

FRANÇOIS DE PAULE

Un prêtre !

NEMOURS

Et quand l'hostie a passé dans mon sein
Lui-même a dit tout bas : Accomplis ton dessein.

FRANÇOIS DE PAULE

Il est donc juste ?

NEMOURS

Oui, juste, et le ciel l'autorise ;
Consacrez par vos vœux ma pieuse entreprise.

(Il s'agenouille.)

FRANÇOIS DE PAULE

L'Eternel, ô mon fils ! te voit à mes genoux ;
Que son esprit t'éclaire et descende entre nous.

NEMOURS

Maudissez l'assassin pour qu'il me l'abandonne.

FRANÇOIS DE PAULE

Serviteur de celui qui meurt et qui pardonne,
Je ne sais pas maudire.

NEMOURS

Alors bénissez-moi.

FRANÇOIS DE PAULE

J'y consens, sois béni ; mais que puis-je pour toi !
Si ton cœur veut le mal, à ton heure dernière
De quoi te serviront mes vœux et ma prière ?
Et si tu fais le bien, tes œuvres parleront :
Mieux que moi, dans les cieus, elles te béniront.
Adieu !

NEMOURS, *se relevant.*

Qu'il soit ainsi ; je m'y soumetts d'avance.

FRANÇOIS DE PAULE

Vous reverrai-je encor ?

NEMOURS

C'est ma seule espérance.

FRANÇOIS DE PAULE

Dans ce lieu même ?

NEMOURS

Ailleurs.

FRANÇOIS DE PAULE

Près du roi ?

NEMOURS

Devant Dieu.

FRANÇOIS DE PAULE

Mais j'irai vous attendre.

NEMOURS

Ou me rejoindre. Adieu.

ACTE DEUXIÈME

La salle du trône au Plessis-les-Tours.

SCÈNE I

MARIE, *seule.**(Elle est près d'une table, et arrange des fleurs qu'elle prend dans une corbeille.)*

D'abord les buis sacrés, puis les feuilles du chêne ;
Là, ces roses des champs ; bien : qu'un nœud les en-
[chaîne.

Plaçons entre des lis et des épis nouveaux
Ce lierre qui plus sombre... il croît sur les tombeaux ;
Un malade y verrait quelque funèbre image :
Non ; près du lis royal, la fleur d'heureux présage,
Celle qui ne meurt pas !...

SCÈNE II

MARIE, LE DAUPHIN

LE DAUPHIN, *tout bas après s'être approché doucement.*

Comme on flatte les rois !

MARIE, *se retournant.*

Monseigneur m'écoutait !

LE DAUPHIN

Enfin je vous revois !

MARIE, *qui veut se retirer.*

Pardon !...